

LA VIOLENCE « POUSSE-À-L'HOMME » : APPROCHE CLINIQUE D'UNE SUBJECTIVATION TRANSMASCULINE

Nicolas Evzonas

ERES | « Psychologie clinique et projective »

2019/1 n° 25 | pages 11 à 36

ISSN 1265-5449

ISBN 978274926434

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-psychologie-clinique-et-projective-2019-1-page-11.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La violence « pousse-à-l'homme » : approche clinique d'une subjectivation transmasculine

Nicolas Evzonas

Si le transsexualisme est un fait récent lié à la technosphère moderne, la transidentité, qui englobe la diversité des identités trans, décrit un fait culturel plus vaste et présent dans toutes les sociétés et à toutes les époques. S'agissant de la culture occidentale, on repère les origines des métamorphoses de sexes dans la pensée mythopoétique de l'Antiquité gréco-romaine avec les cas emblématiques d'Iphis, qui devient garçon afin de pouvoir aimer une fille, de Caenis qui se transforme en guerrier invulnérable pour réparer l'outrage de son viol, de Tirésias, changé en femme pour avoir attaqué la femelle d'un couple de serpents avant de retourner à son ancienne nature après avoir cette fois agressé le mâle. Les références se multiplient lorsque l'on élargit la notion de métamorphose en incluant l'appropriation de traits socialement attribués à l'autre genre. Citons à cet égard l'illustre exemple des Amazones, guerrières qui se mutilaient un sein pour ne pas être gênées quand elles tiraient à l'arc.

Dans la foisonnante bibliographie scientifique consacrée au « transsexualisme », on décèle une indigence impressionnante des études sur les femmes désireuses de « transitionner » vers l'homme. La même pénurie peut être relevée dans les biographies de trans ainsi que dans l'industrie cinématographique et télévisuelle. S'efforçant de saisir cette particularité, Lothstein (1983) émet l'hypothèse d'une hostilité inconsciente vis-à-vis des trans FtM (*Female-to-Male* [femme-vers-homme]) qui constitueraient une

Nicolas Evzonas, docteur ès Lettres, psychologue clinicien, chercheur en psychanalyse, université de Paris, CRPMS (Centre de recherche psychanalyse, médecine et société) F-75013. nicolas.evzonas@gmail.com

menace pour l'autorité masculine eu égard aux paradigmes androcentristes de nos sociétés occidentales, tandis que Califia (1997, p. 34) renchérit sur « la dissymétrie du regard porté sur les deux sexes au sein de nos sociétés hétéronormées ».

On notera que le terme « transsexualisme » fut inventé par le psychiatre Américain Cauldwell (1949) pour décrire précisément le cas d'une fille qui désirait devenir garçon. N'est-il pas significatif que l'association entre la genèse de cette dénomination et les femmes à vocation masculine soit éludée dans la bibliographie spécialisée ? Ce *lapsus memoriae* ne connote-t-il pas *a contrario* l'obsession d'émascultation ? Si l'on pouvait évoquer comme explication du désintéret pour le « transsexualisme féminin » la moindre visibilité des trans *FtM* dans le passé ou des phalloplasties toujours pas aptes à assurer un pénis fonctionnel analogue au membre bio-viril, on argumentera que le ratio hommes/femmes trans tend à s'équilibrer aujourd'hui (Hansbury, 2005 ; Peretti, 2009 ; Chiland, 2011) et, concernant la perception des transgénitalisations imparfaites, on inférera l'hégémonie du génital et l'obnubilation par le phallus déployant sa puissance érectile. La psychanalyse, qui n'échappe manifestement pas à son inscription dans le *socius*, entérinerait, par son mutisme sélectif sur le « transsexualisme féminin », la reproduction de cette logique hétéro-phallo-centriste.

C'est dans ce contexte de carence représentationnelle que la présente contribution s'inscrit. Notre démarche vise à éclairer certains aspects des infinies variations de ce qu'il conviendra dorénavant d'appeler transidentités *FtM* ou identités transmasculines. Face à un « psychanalyse » (Castel, 1973) enclin à métapsychologiser le genre en scotomisant sa dialectisation avec le social et à un sociologisme, voire un « sociétalisme » (Sénac, 2017) réfracteur aux implications inconscientes et à la conflictualité psychique inhérentes à l'identité de genre, notre approche, qui se réclame trans-épistémologique, prendra en compte à la fois la dynamique familiale et intrapsychique et les enjeux socioculturels qui participent à ce type de subjectivation.

À rebours des *Gender Studies* qui définissent le genre comme une simple formation discursive et une contrainte sociale intériorisées par le sujet de manière passive, notre clinique qui trouve écho dans le cadre conceptuel développé par Laplanche (2003a) nous incite à le concevoir comme une catégorie psychique ne découlant pas directement d'une relation de pouvoir entre la société et l'individu, mais d'un travail psychique effectué par l'*infans*, qui traduit activement une série de messages énigmatiques

d'assignation émis par l'adulte et compromis par l'inconscient sexuel de ce dernier. L'image convoquée par Laplanche (2003b) pour exprimer l'effet de ces messages venant du dehors et qui suscitent une véritable identification *par* l'autre est celle de l'implantation, voire de l'intromission dans le Moi corporel, ce qui rappelle l'inscription violente de la norme dépeinte par Butler (1993, 2006). Or à la différence de la conception butlerienne, selon Laplanche (2003a, p. 168), « c'est le petit groupe des *socii* proches qui inscrit l'enfant dans le social, ce n'est pas la Société qui assigne ». L'entourage immédiat est celui qui introduit l'enfant dans l'univers du « mythosymbolique », c'est-à-dire l'ouvre à des images ou à des récits culturels, qui constituent tantôt une aide tantôt un obstacle à la traduction des signifiants énigmatiques (Laplanche, 2003b). En d'autres termes, les prescriptions socioculturelles de genre ne sont pas directement incorporées par le sujet, mais préalablement médiatisées par les pourvoyeurs primaires de soins de l'enfant et, au moment charnière de la détraduction-retraduction de ces codes à l'adolescence, par le groupe des pairs (Dejours, 2018). La vision métapsychologique rejoint ici les postulats des *Gender Studies* : le « Je » genré constitue une réponse à ce qui vient de l'autre.

Notre objectif plus global étant l'optimisation des modalités de prise en charge de la population trans infériorisée par les normes dominantes et l'attitude consternante de nombreux/euses professionnel.le.s de santé mentale, ainsi que nos patient.e.s nous le narrent systématiquement, nous accorderons une place importante dans notre démonstration au contretransfert du/de la clinicien.ne. Notre démarche s'inscrit dans une volonté de renforcer la réflexivité critique de la psychanalyse qui a longtemps pathologisé les transidentités par le biais d'« injures diagnostiques » (Ayouch, 2015) à même de produire des subjectivités souffrantes de par le pouvoir performatif des mots (Butler, 1997). C'est pourquoi nous nous abstenons à dessein de tout débat autour d'un diagnostic psychopathologique au profit d'une discussion autour des processus de subjectivation.

On insistera tout au long de cet article sur la notion cardinale de contrainte (Butler, 2006), voire d'effraction traumatique inhérente à l'implantation des messages sexuels et des assignations de genre par l'autre : « La traduction du message énigmatique adulte ne se fait pas en une seule fois mais en deux temps, le schéma en deux temps est celui-là même du traumatisme : au premier temps le message est simplement inscrit, ou implanté, sans être compris. Il est comme maintenu sous la couche mince de la conscience, ou "sous la peau". En un second temps, le message est

revivifié. Il agit alors comme un corps interne qu'il faut à tout prix intégrer, maîtriser » (Laplanche, 2003b, p. 200). Cette visée justifiera le titre de notre contribution « la violence pousse-à-l'homme », qui fait allusion au concept lacanien de « pousse-à-la-femme » appliqué au « transsexualisme » de Schreber (Lacan, 1973), que nous détournerons et expliciterons dans notre conclusion.

La violence inhérente aux injonctions de genre revêtira une valeur paradigmatique dans le récit d'une femme aux identifications transgenres que nous avons accueillie en institution dans le cadre d'entretiens cliniques individuels à visée thérapeutique. Précisons que celle-ci, qui utilise le pronom féminin pour parler d'elle-même et que nous appellerons désormais Ruslana, nous a été adressée par le consultant de la structure en raison d'une souffrance induite par les brutalités perpétrées par son époux. Si la narration de Ruslana peut paraître éminemment singulière aux yeux de thérapeutes ne côtoyant pas les cliniques de l'extrême, elle présente en vérité de nombreuses similarités avec celles que nous avons pu recueillir de la part des trans issu.e.s notamment du milieu prostitutionnel. C'est pourquoi nous nous sommes autorisé à injecter dans son récit certains éléments prélevés dans l'histoire d'autres patient.e.s confronté.e.s à des problématiques analogues, sans pour autant en faire un exemple composite ni un modèle inclusif du transgénérisme *FtM* dont nous contesterions d'ailleurs toute possibilité. Cette façon d'écrire nous a paru optimale afin de sauvegarder à la fois l'anonymat et la singularité de ce cas, qui dévoile sans filtre et à un degré superlatif – telle une loupe grossissante – les agressions familiales, sociétales et cliniques subies avec récurrence par les individus non binaires¹.

LA VIOLENCE DE L'ENVIRONNEMENT FAMILIAL

La condamnation de désengendrement et les impulsions infanticides

D'emblée, dès qu'elle s'est retrouvée face à nous, Ruslana nous a fait l'aveu nodal qui a traversé toutes les séances qui ont suivi, de son hostilité envers les enfants. Citons son énoncé inaugural : « Je déteste mon corps de femme ; je n'aurais pas supporté qu'un bébé sorte de ce corps ; j'aurais

1. Dans la bibliographie internationale, « non binaire » (*non binary*) ou « *genderqueer* » constitue une catégorie générique, qui regroupe les identités et les expressions de genre non normatives : androgynes, agenres, trigenres, genre fluide, etc.

préféré le manger et boire son sang ». Ruslana a continué à dépendre au cours des séances la violence que suscite chez elle la vue de bambins dans la rue. Elle éprouve la tentation de « les buter », de « leur péter la cervelle », de « leur arracher le cœur », mais elle se retient. Ses convocations au tribunal pour ses démêlés judiciaires l'aident à ne pas céder à ces impulsions, car elles lui donnent l'espoir que la justice l'assistera pour obtenir le divorce d'avec son « mari exécration ». Celui-ci est, selon ses dires, un homosexuel mal assumé, qui a essayé de lui imposer de force le port du voile islamique, l'a « fracassée » à nombreuses reprises, l'a « poubellisée » et a fait d'elle une « femme-toilette ». Apothéose de la honte : il est père d'un « sale bâtard » qu'elle rêve d'exterminer et, pour couronner le tout, s'esquive à présent pour éviter les frais de la dissolution légale du mariage.

Elle déclare que ses impulsions infanticides puisent leur source dans l'outrage que constitue pour elle l'existence de l'enfant de son mari, or nous lui avons rappelé que, au fil de ses associations, elle avait mentionné que, très jeune, elle avait renversé une table dans un café pour faire taire quelques « créatures diaboliques de six ans qui [l']appelaient “salope” ». Elle avoue alors que ses problèmes avec les enfants datent effectivement de plus longtemps et évoque le souvenir douloureux d'un avortement subi dans le passé, à quatre mois de grossesse. Elle soutient que ses beaux-parents l'avaient forcée à endurer cette « terrible mutilation » car son compagnon, qu'elle chérissait, était déjà père. Ruslana est revenue sur le sujet au cours d'une autre séance pour admettre que la décision d'interrompre sa grossesse avait été prise sous la pression de motifs financiers. En une autre occasion elle a précisé à propos de son avortement tardif : « J'ai signé et j'ai consenti au risque de mort ». Quoi qu'il en soit, il était assez clair pour nous que la haine des enfants touchait à un substrat traumatique de son histoire personnelle plongeant ses racines dans un passé résolument lointain.

Au cours de la troisième séance, Ruslana a parlé de sa mère, « une grande dépravée » qui lui avait un jour demandé de lui faire un cunnilingus, « une véritable pouffiasse, que tout le monde appelait “la chaudasse de la bourgade” », qui était partie à l'étranger tourner des films pornographiques en « jetant » sa fille unique à ses grands-parents. Ruslana se souvient avoir découvert, alors qu'elle avait cinq ans, « une cassette vidéo montrant les dévergondages de [s]a mère ». La sexualité résolument effrante de cette femme et le climat incestueux qu'elle a cultivé nous renvoient à la variante violente de l'implantation des signifiants énigmatiques esquissée par Laplanche (1990, 2003*b*) : l'intromission, qui court-circuite le processus

traductif et son caractère refoulant, se soldant par une transmission telle quelle, intergénérationnelle², des signifiants sans aucune métabolisation. Dans cette perspective, le Moi corporel de Ruslana aurait reçu de sa génitrice l'inscription violente d'une pulsionnalité brute, débordante, restée intraduite, donc non liée et non symbolisée.

Une autre information nous a paru importante : Ruslana a rapporté, dans un esprit de révolte et de colère, que sa mère l'avait accusée de lui avoir abîmé le corps en naissant, ajoutant qu'elle aurait dû avorter ; en même temps elle lui a exprimé son désir d'être un modèle pour sa fille, ce qui revêt les traits d'une « injonction paradoxale » (*double bind*). On soulignera cette « condamnation de désengendrement » (Le Poulichet, 2010) que notre patiente conserve dans sa mémoire, indissociable d'une destructivité « implantée » par les signifiants maternels. Si Ruslana ne cesse de répéter qu'elle a « pactisé avec le diable » et qu'elle est « faite pour le mal », cette affirmation ne reproduit-elle pas au fond la parole annihilante issue du narcissisme illimité de sa mère ? Et les tendances infanticides ne pourraient-elles pas être conçues comme la haine de Ruslana vis-à-vis de l'*infans* qu'elle a été, née de l'introjection de l'énonciateur-agresseur incarné par l'Autre parental ?

Dans cette optique, la « terrible mutilation » de l'avortement qu'elle appréhende tantôt comme imposé par les autres (environnement externe) tantôt comme une souscription personnelle (incitation interne) revêtirait le sens d'un accomplissement du vœu maternel mortifère (« j'aurais dû avorter »). En conséquence, Ruslana aurait été poussée à interrompre tardivement sa grossesse et à condamner son fœtus à l'inexistence en se « mutilant » pour répéter ce que sa mère avait fait avec le scalpel de sa parole délétère. Cette hypothèse rejoint la répugnance inauguralement exprimée vis-à-vis de son corps de femelle, qu'elle aurait aimé maintenir loin de tout enfantement. Infiltrée de la perception parentale de la maternité comme mise à mort de la féminité, Ruslana semble exécrer ses traits féminins dans

2. Concernant la dimension de la transmission intergénérationnelle des signifiants énigmatiques sur laquelle ouvre le « modèle traductif » de Laplanche, cf. l'hypothèse émise par Andreyev & Neau (2017, p. 241), selon laquelle « la traductibilité des messages maternels dépendra de la façon dont la mère aura “traduit” ses propres conflits infantiles ». Il serait intéressant à cet égard de confronter les théories laplanchiennes sur la transmission des messages au « mandat familial » conçu par Lebovici (1989), lequel serait transmis au bébé conformément aux rêveries conscientes et préconscientes de ses parents sous-tendues par « l'enfant imaginaire » qui hante leur esprit et leurs désirs inconscients cristallisés dans « l'enfant fantasmatique » qui les habite.

leur potentiel maternant et fécondant. Est-ce pour cela qu'elle envisage de procéder à une hystérectomie totale ?

Les violences cumulatives et le « magnum votum »

Ruslana a évoqué ses années d'enfance auprès de ses grands-parents. Sa grand-mère est dépeinte comme une femme cruelle infligeant des sévices corporels à sa petite-fille lorsque celle-ci ne se conforme pas à ses préceptes. Son grand-père, lui, émerge en figure séduisante qui apprend à Ruslana l'escrime avec des sabres confectionnés par lui, expérience initiatrice qui supplantera l'amour que la petite fille vouait auparavant aux poupées. Il l'emmène avec lui sur les chantiers où il travaille et la traite « comme un vrai homme ». Il est par ailleurs inventif et fabrique sa propre boisson alcoolisée. Cette image aux accents idéalisants ne tarde pas à révéler son envers terrifiant. Cet aïeul merveilleux est aussi un sauvage qui, sous l'emprise de l'alcool qu'il consomme immodérément, rosse son épouse à coups de pelle de fer ou de marteau, et tente à maintes reprises de la noyer dans la baignoire. Ruslana s'interpose pour sauver sa grand-mère et reçoit « accidentellement » des coups. Elle dit que son grand-père n'a jamais voulu la blesser, même s'il lui est parfois arrivé de s'évanouir dans un bain de sang à la suite de ces dérouillées « fortuites ». Inutile de renchérir sur les rationalisations fragiles servant à protéger son tortionnaire, conformément au mécanisme de l'identification à l'agresseur. Son idéalisation – les travaux de Klein plaident en faveur de cet argument – lutterait contre l'angoisse de mort, réminiscence de la défense primitive contre la persécution par un sein délétère, réactivée dans ce contexte d'attaque et de menace mortifères³.

Ruslana conserve par ailleurs le souvenir des chambres séparées de ses grands-parents. Elle ne parvient pas à se représenter un moment où le couple a dormi ensemble puisque c'est elle qui avait sa place réservée à côté du lit de sa grand-mère. Il nous est apparu intéressant au moment de ce récit que l'évocation des couches distantes de ses aïeux l'ait menée à associer sur son végétarisme. Lorsque nous l'avons interrogée sur sa répugnance à l'égard de la nourriture carnée, elle s'est mise à décrire certaines scènes d'abattement d'animaux auxquelles elle a assisté dans son enfance. Les images de sang jaillissant, d'entrailles étalées par terre et les cris des créatures agonisantes

3. Klein (1957, p. 34) a souligné que le « bon objet » est bien intégré dans le Moi et forme la base de l'amour et de sécurité, tandis que le « trop » bon sein, autrement dit le sein idéalisé, dérive de la pulsion de mort et constitue une défense contre l'angoisse de persécution.

avant que les grands-parents-bourreaux ne les achèvent la hantent encore et l'empêchent de toucher à la viande. Elle préfère consommer des végétaux et se montre d'ailleurs extrêmement vigilante à l'égard de son alimentation puisque son objectif est de devenir un « guerrier fin aux muscles secs ».

À notre sens, le récit de Ruslana laisse transparaître une scène primitive d'une violence inouïe, transposée sur les animaux et déniée par le souvenir-écran des chambres à part du couple « parental ». On peut penser que l'identification intenable au gibier sanguinolent suscitant l'horreur a favorisé l'introjection des agresseurs, proches de la figure monstrueuse des parents combinés et, en définitive, la contre-identification aux animaux sacrifiés. Recracher la viande ne suggère-t-il pas l'éjection d'une nourriture inassimilable, donc impossible à prendre en soi ?

Il est intéressant de noter par ailleurs que l'image idéale de virilité que Ruslana se projette (« un guerrier fin aux muscles secs ») renvoie au portrait de son grand-père-abatteur, esquissé lors d'une autre séance : mince, puissant, musclé, « sec », escrimeur et buveur d'alcool « rouge ». L'escrime fait écho évidemment aux combats au sabre qui ont tant enchanté Ruslana, instruite par son aïeul dans l'art d'être un « vrai » homme, et l'alcool rouge à son autodescription en tant que vampire. Si l'on ajoute dans ce tableau la condamnation de désengendrement émise par une génitrice qui convie à une contre-identification féroce à tout ce que celle-ci représente (maternité, féminité, sexualité), on peut commencer à saisir le bricolage psychique qui sous-tend les vocations transidentitaires de Ruslana.

Après le décès de ses grands-parents, notre patiente a vécu avec sa mère et son beau-père, lui aussi dépeint comme un homme violent. Ruslana évoque une scène de tentative de meurtre contre elle (« il a essayé de me tuer en me cognant avec sa grosse bagnole ») qui l'a poussée à quitter définitivement le toit maternel. Selon une version différente de ce départ rapportée en une autre occasion, l'adolescente serait partie par peur d'être incestée. On évoquera ici les allusions éparses et fréquentes à la consanguinité considérée comme le pire de crimes : « Il vaut mieux vampiriser, cannibaliser des enfants plutôt que pratiquer l'inceste ». Si l'on se rappelle « la crainte de l'effondrement » qui fait écran à l'effondrement qui a déjà eu lieu, ainsi que Winnicott (1989) l'a illustré, l'on peut se demander si la peur exprimée par Ruslana de subir l'inceste ne revêt pas une signification similaire. La tentative du beau-père de l'occire en la « cognant » avec sa « grosse » voiture ne pourrait-elle pas constituer un aveu à demi-mot d'un viol vécu comme une expérience mortifère ?

Une fois partie de la maison familiale à l'âge de seize ans, Ruslana choisit de s'installer en ville pour devenir stripteaseuse : le corps outragé se couvre de paillettes et s'offre au regard des tous de son plein gré et selon ses propres règles. Mais, une nuit, alors qu'elle rentre de la boîte où elle se produit, un épisode dramatique survient : « J'ai été violée et séquestrée et depuis ce moment, la partie femme est morte en moi. J'ai décidé de devenir homme. J'ai fait du striptease en exhibant mon corps de femme mais c'était une façade. Avec mon mari et certains amants, j'ai mis en suspens mon désir de devenir homme, je me suis affaiblie, je suis devenue femme. Ils m'ont frappée, humiliée, m'ont forcée à aimer l'Islam, rendue toilette, poubelle. C'est fini maintenant. J'ai besoin de me couper les seins, d'arracher mon utérus et de mettre un pénis, même si je ne fais pas confiance aux médecins. » Ce récit, qui nous a beaucoup bouleversé, nous a renvoyé au mythe de Caeneus emblématisé par Ovide dans ses *Métamorphoses* (XII, 150-209) : Jeune fille célèbre pour ses attraits, Caenis est violée par Neptune, qui la voyant désespérée, lui octroie un vœu, quel qu'il soit. « Une telle atteinte à mon honneur, répondit Caenis, appelle / Un Vœu extrême [*magnum votum*] : que je ne puisse plus subir rien de tel ; fais que je ne sois / Plus femme, et je serai comblée ». Le dieu des mers change donc Caenis en Caeneus, la métamorphosant en homme invulnérable et impénétrable aux coups de lance.

Tant le récit de Ruslana que la narration ovidienne corroborent à « ciel ouvert » un motif que nous avons repéré chez certain.e.s des trans *FtM* que nous avons suivi.e.s : la violence « pousse-à-l'autre » genre. Néanmoins, cette violence, qui fait désespérément appel à une réparation « extrême » [*magnum*] – l'invulnérabilité et l'impénétrabilité du corps outragé –, participe d'une dynamique infiniment plus complexe. Dans le cas de Ruslana, le sens de sa séquestration et de son viol vient se greffer sur les significations d'une série de messages énigmatiques que son entourage proche lui a violemment implantés depuis son enfance. Si la partie femme est morte en elle, ainsi qu'elle l'a affirmé de manière poignante, c'est parce que l'attentat sexuel a réactivé la mortification de sa féminité primordialement accomplie par les paroles néfastes de sa mère, ainsi que les outrages qu'elle a subis dans son statut de petite fille : les brutalités de son grand-père et l'inceste de son beau-père.

La signification de ces outrages, ravivée par la maltraitance de ses partenaires mâles, s'enflamme au moment charnière où son mari barbare procréé avec une rivale, ce qui confère une puissance irrépissible au désir

de transmasculinisation. Celui-ci, déjà en latence depuis son enfance marquée par la parenthèse heureuse des jeux au sabre avec son grand-père, est stimulé, selon notre hypothèse, par l'introjection de ses agresseurs, la contre-identification à une mère intolérablement excitante, le contre-investissement d'une grand-mère invariablement brutalisée et victimisée, et l'identification à un aïeul idéalisé qui l'aurait instruite dans l'art d'être un « vrai » homme. On peut penser que la vocation transidentitaire de Ruslana, ainsi que de certain.e.s autres trans FtM sidéré.e.s par une violence passivante et traversé.e.s par des assignations spécifiques de genre indissociables des désirs inconscients de leur entourage proche, revêtent la valeur d'une défense anti-traumatique.

Mentionnons en outre le vœu, réitéré par Ruslana lors des entretiens, de se transformer en guerrier vigoureux qui exterminera l'Islam et massacrera les enfants, en alternance avec le désir de devenir prêtre voué à l'abstinence sexuelle et au sacrifice d'animaux sacrés. Ces leitmotifs récapitulent avec une précision remarquable son histoire subjective et visent vraisemblablement à réparer, l'un après l'autre, les « traumatismes cumulatifs » (Khan, 1963) qui ont jalonné son existence.

LA VIOLENCE DES NORMES

Du stigmatisme de la stérilité au bricolage d'une transidentité ex-centrique

À la différence d'autres transgenres FtM, Ruslana n'exprimait aucune aversion à l'égard de sa féminité « organique » hormis l'horreur de voir sortir de son corps un enfant. À l'écouter attentivement, nous avons pu déceler sa répugnance à endosser un certain rôle féminin normativement défini : « C'est pas mon style d'être une femme au foyer, d'être enfermée à la maison, d'obéir à mon mari, d'élever des gosses et de faire ce que la société attend de moi. » Notre attention s'est arrêtée sur la phrase suivante de Ruslana, prélevée dans son discours-défolioir contre son époux qui avait procréé avec une autre : « Moi, rester une femme stérile alors que lui être (*sic*) avec une autre et un enfant qui portera le même nom que moi ? » Notre patiente nous faisait part, nous semble-t-il, d'un vécu de dépossession lié à son échec de devenir mère et à son assimilation dégradante à une *épouse inféconde*.

Avant leur rupture, Ruslana et son époux partageaient la liberté d'échanger sans complexe autour de leurs aventures extra-conjugales – ce

qui indique que ce n'était pas la question de la fidélité qui était à l'origine de la révolte de notre patiente – jusqu'au moment fatidique du surgissement du « sale bâtard qui est venu tout chambouler ». Ruslana soutenait que cet enfant illégitime avait outragé ses croyances religieuses catholiques, en particulier le rituel de son baptême, donc sa nomination et son identité. Le véritable enjeu était, à notre sens, son sentiment d'humiliation face à une concubine féconde, apte à accomplir le destin de la féminité conformément à un précepte culturel – une narration mythosymbolique *médiatisée par le socius* proche, selon Laplanche (2003b) –, d'où son vacillement identitaire en tant que femme. Il est assez significatif que Ruslana, qui se définissait comme bisexuelle, ait souligné qu'elle entretenait des rapports sexuels avec des hommes et des transgenres *MtF*, mais « jamais, en aucun cas, avec des vraies femmes », manifestant un dégoût du même ordre que celui qu'elle ressentait à l'égard de sa rivale fertile. Serait-il utile de rappeler que les transgenres *MtF* sont des femmes construites et, de ce fait, infécondes ? Il devenait assez clair pour nous que la rage à l'égard de la maîtresse de son mari traduisait une jalousie née d'une autoperception d'insuffisance en regard d'un idéal féminin consubstantiel à l'aptitude procréatrice.

La dépendance de Ruslana envers des poncifs traditionnels se profilait derrière un récit ponctué d'excès de sexe, de drogue et de vie moderne urbaine. Un tel cliché a émergé alors qu'elle nous racontait qu'elle s'était prostituée pendant une courte période pour apporter une aide financière à son époux incarcéré : « Une femme normalement doit être entretenue. Puisque c'est moi qui payais ses dépenses, ça veut dire que mon mari délinquant n'était plus un homme, il était en fait ma pute ! » Cette déclaration décrit formidablement la malléabilité discursive du genre. Notre patiente se faisait soudain fervente adepte de certaines normes arbitraires sur l'« essence » *du masculin et du féminin*.

Par ailleurs, Ruslana nous a narré à nombreuses reprises qu'elle ne pouvait trouver sa place dans la société eu égard à sa personnalité et à son physique atypiques. Ses tenues excentriques, son maquillage outrancier, sa musculature saillante lui valaient des moqueries et des propos humiliants. Elle a évoqué comme exemple une audition qu'elle avait passée dans une boîte de striptease : les recruteurs l'avaient renvoyée en lui faisant remarquer qu'elle ressemblait à un « travelo », ce que Ruslana avait pris comme une injure. Excédée par le conservatisme ambiant, elle s'est mise à fréquenter le milieu homosexuel dans l'espoir de trouver plus de tolérance et d'ouverture. Au lieu de cela, elle a rencontré des partenaires maltraitants qui

bafouaient ses origines et ses croyances religieuses, la frappaient jusqu'au sang et la couvraient d'insultes. Par ailleurs, dans le camp hétérosexuel, elle a continué à subir des discriminations : elle a été licenciée de son travail parce qu'elle avait participé à « la parade de la honte » – la *Gay Pride* – et était systématiquement traitée d'« extraterrestre », de « drôle de femelle », de « gothique cinglée », de « pute avec un maquillage de folle », etc., sans jamais être reconnue dans sa singularité.

La réaction de Ruslana à toute cette série d'affronts et de rabaissements était l'identification à un être transgenre fantastique surnommé « Travi », qu'elle espérait incarner par le recours aux hormones et à la chirurgie (mammectomie, hystérectomie, et réaffectation génitale). Quels étaient les traits de cette construction ? « Je m'imagine homme au niveau de mon corps et femme au niveau du visage avec une barbe et un maquillage artistique. Travi est hermaphrodite. » On aura remarqué la parenté entre l'insulte « travelo », que nous avons évoquée à l'instant, et la dénomination « Travi ». Similairement la « mâlité » du corps de Travi renvoie à la critique de la musculature de Ruslana jugée trop masculine par la direction du cabaret, alors que le maquillage artistique semble perpétuer le souvenir du « maquillage de folle ». Travi revêtait par ailleurs les traits d'« un prêtre gothique abstinent qui prêche pour une religion originale : le mariage entre l'église catholique et l'église satanique ». On décèle sans peine l'écho des outrages religieux subis par Ruslana (les moqueries concernant sa foi catholique et les tentatives de ses partenaires pour la contraindre à se convertir à l'Islam), comme si Travi constituait une transfiguration du bafouage. Par ailleurs, la chasteté du prêtre ne s'inscrit-elle pas en négatif vis-à-vis de l'injurieux « pute » ?

De la mélancolie à la puissance d'agir

Les travaux de Butler permettent de voir sous un autre jour la subjectivation transgenre de Ruslana. La philosophe américaine écrit : « Recevoir un nom injurieux nous porte atteinte et nous humilie. Mais ce nom recèle par ailleurs une autre possibilité : recevoir un nom, c'est aussi recevoir la possibilité d'exister socialement, d'entrer dans la vie temporelle du langage, possibilité qui excède les intentions premières qui animaient l'appellation. Ainsi une adresse injurieuse peut sembler figer ou paralyser la personne hélée, mais elle peut aussi produire une réponse inattendue et habilitante » (1997, p. 22). Un exemple artistique du pouvoir transfigurateur de la parole dégradante est cité par Laufer (2016, p. 94) : « Genet, dans son œuvre, s'est

fait virtuose dans l'art de transmuier la honte procurée par les insultes, de réinvestir l'abjection, de donner aux positions minoritaires et exclues une puissance d'agir ».

Dans ses travaux ultérieurs, Butler a articulé précisément les potentialités performatives des mots avec les identifications transgenres. Elle a soutenu de prime abord que l'on ne peut appréhender ces dernières « hors du contexte dans lequel elles sont discursivement revendiquées et clairement énoncées. Car celles-ci sont invariablement régulées, voire infiltrées par les normes culturelles qui constituent une interface entre le dedans et le dehors » (2009, p. 1). Butler s'attarde sur la spéculation émise par Freud dans *Deuil et Mélancolie*, selon laquelle « il y aurait une attitude de révolte chez le mélancolique parce qu'il chercherait à rompre un lien tout en l'entretenant involontairement » (2009, p. 27). La plainte mélancolique trouverait sa résolution dans la révolte, car l'agressivité permettrait de surmonter ou de vaincre l'autre. Mais de quel autre s'agit-il ?

Butler signale, toujours dans le sillage de Freud, que l'objet perdu peut être une idée comme celle de nation ou celle de patrie, ce qui l'incite à concevoir toute forme d'ostracisme comme foyer potentiel de mélancolie, « y compris l'exclusion du régime dominant du genre, qui revient à être privé de reconnaissance par les normes dominantes ou à être soumis à une méconnaissance systématique » (2009, p. 29). Dans cette optique, la mélancolie, qui n'est pas celle qu'on rencontre classiquement dans la clinique, ainsi que David-Ménard (2009) le rappelle à juste titre, est appréhendée « non pas comme pathologie individuelle mais comme une condition produite et reproduite par des privations culturelles et sociales systématiques » (Butler, 2009, p. 29). Puisque les normes produisent une « déréalisation de la vie » et qu'elles deviennent un élément du soi à travers une pratique identificatoire, « la conséquence est qu'il faut rompre avec la loyauté envers sa propre déréalisation pour qu'un avenir puisse surgir ; et ce processus doit être bruyant et coléreux. Si donc dans des conditions de transphobie largement répandues ce qui est perdu de manière répétée pour les personnes transgenres et ce qu'elles essaient de manière répétée d'obtenir est un lieu, un nom, un site de reconnaissance, alors le désir transgenre est lié à la possibilité de s'adresser et d'être le destinataire de cette adresse ; la perte du lieu, le désir d'un lieu est ce qui émerge dans cette scène problématique de l'adresse où le "tu" semble ne pas offrir de reconnaissance où il y a une plainte, une colère qui peut être dirigée vers l'extérieur ou vers l'intérieur » (2009, p. 31).

Dans le cadre de notre clinique, nous avons eu l'occasion de vérifier à plus d'un titre la validité des thèses avancées par Butler et nous pensons que le cas de Ruslana en constitue l'illustration paradigmatique. Cette personne ex-centrique (éloignée du centre) a accumulé les outrages et les affronts induits par une société et une culture prônant certaines idéalités (l'impératif de la femme nourricière, financièrement assujettie à l'homme, pas trop musclée, ni trop maquillée, ni trop active sexuellement) inaccessibles pour Ruslana et pourtant imprimées de manière indélébile sur elle. Cherchant à se libérer de ces fictions normées devenues son « Moi-Peau », elle devait se déchirer l'existence, à l'instar d'Héraclès s'efforçant d'arracher la tunique empoisonnée de Nessus collée sur sa peau. Son désir transmasculin était, selon toute vraisemblance, un combat d'émancipation de l'identification mélancolique aux injonctions de genre, objet idéal et idéal qui devait être immolé au prix de l'autodéchirure.

Néanmoins, cette lutte enragée recelait un potentiel créatif et une ressource de pouvoir. Ruslana nous a réitéré que la *Gay Pride* était une véritable parade de fierté à laquelle elle aimait participer car elle pouvait revendiquer publiquement sa différence et clamer haut et fort son désir transgenre au grand dam d'une société qui lui avait « craché dessus ». Par ailleurs, elle nous a annoncé qu'elle ambitionnait, une fois son divorce réglé, de créer « un groupe pour des trans battu.e.s » et de militer contre les discriminations à l'encontre de cette population fragile. On retrouve ici en condensé la « puissance d'agir » (*agency*) née du discours injurieux et la promesse politique du tournant rageur de la mélancolie de genre dont parle Butler.

Rappelons sur ce point l'activiste trans Califia (1997) qui défend fervemment l'idée de se servir du malaise transidentitaire ou de le rendre opératoire pour des effets collectifs. Similairement, les travaux théoriques autour du genre des intellectuel.le.s publiquement revendiqué.e.s ou assumé.e.s comme trans, tel.le.s Beatriz Preciado, Kate Bornstein ou Karine Espineira, pourraient être perçus comme des versions sublimées de la ressource mélancolique de l'identification transgenre. Revenons encore à Butler : « La souffrance due à la pathologisation est aussi la ressource qui permet de produire des poèmes pleins de colère, des poèmes proférés en public et qui exigent une nouvelle capacité publique d'écoute » (2009, p. 33). Ruslana, est celle de nos patient.e.s qui nous a récité les vers les plus irascibles et les plus furieux car les moins assujettis à la « norme » du refoulement.

LA VIOLENCE DU CONTRE-TRANSFERT

Du réceptacle de la violence à l'Autre témoin

Précisons que Ruslana avait enduré beaucoup de souffrances à cause de l'attitude des professionnel.le.s de santé mentale, par conséquent elle avait un « pré-transfert » (Guillaumin, 1998) négatif envers les « psys ». Celui-ci s'est résorbé à la suite de notre premier échange qui lui a vraisemblablement inspiré confiance. Lors de notre entretien initial, elle s'est mise à parler de sa transidentité en racontant que chaque fois qu'elle avait osé prononcer un mot sur le sujet elle s'était trouvée confrontée à la violence, avec une mention spéciale pour son mari et son dernier partenaire, qui avaient réagi à cette annonce en la soumettant à des sévices corporels sadiens. Elle a évoqué en outre que certains psychiatres s'étaient montrés pires que ses partenaires car ils avaient brutalisé son cerveau : « Ils ne m'écoutaient jamais. Quand je leur disais que je voulais devenir homme, ils me disaient que j'avais un problème mental et ils me bourraient de médicaments. Une fois je suis allée me jeter du balcon et quelqu'un m'a attrapée. J'étais comme un zombie avec tous ces cachets. »

Ce serait un leurre que de concevoir cette violence psychiatrique comme une réponse adéquate à la pulsionnalité débordante de Ruslana. Outre les activistes ou intellectuel.le.s trans ou pro-trans (Califia, 1997 ; Butler, 2006 ; Espineira, 2011), plusieurs clinicien.ne.s ont dénoncé les maltraitements psychologiques subies par les transgenres au sein de dispositifs destinés « à rendre l'autre fou » (Ayouch, 2005 ; Peretti, 2009 ; Sironi, 2011 ; Delcours, 2016). Dans le cadre de notre clinique, nous avons eu l'occasion de nous confronter à maintes reprises à des discours analogues à celui de Ruslana. Citons l'exemple évocateur d'un patient socialement bien intégré, qui nous a décrit comment son psychiatre de ville lui avait prescrit des psychotropes en trois occasions : une fois après qu'il lui ait narré un extrait d'un ouvrage sociologique décrivant un rite initiatique de sodomie, une deuxième fois pour le « calmer » à la suite de la lecture d'un article philosophique sur la pornographie et une troisième fois en guise de réponse à l'aveu de son désir de changer de sexe. Outre la prescription, ce transgenre FtM s'était entendu expliquer qu'il n'était pas trans car, selon l'expert, « l'homme construit son expérience à partir de l'extérieur vers l'intérieur et la femme de l'intérieur vers l'extérieur, donc moi j'étais bien une femme puisque j'adhérais au second schéma de fonctionnement ! C'est hallucinant,

les gens formalisaient des choses sur moi, sur ce qui est mon intérieur avant que je parle de mon intérieur ». On ne peut concevoir d'illustration plus révélatrice des maltraitances provoquées par des professionnel.le.s de santé mentale qui, face à leurs patient.e.s, réactivent leurs théories sexuelles infantiles sous couvert de scientificité et soignent leur angoisse en prescrivant l'anesthésie de la pensée.

Nous nous souvenons aussi d'un autre patient *FtM* qui nous a fait part d'une malformation mineure de ses organes génitaux, ce qui a incité sa psychothérapeute à insister pour rectifier chirurgicalement « cette excroissance disgracieuse et inacceptable pour une femme », alors que la personne en question n'avait manifestement aucune envie de procéder à une telle démarche. Par ailleurs, un trans *FtM*, parfaitement apte à déployer une névrose de transfert dans le cadre d'une thérapie en face-à-face, a écopé de l'« injure diagnostique » (Ayouch, 2005) de transsexualisme psychotique dans un cabinet privé. Évoquons enfin un patient qui envisageait une mastectomie dans un centre de prise en charge officielle de la dysphorie de genre et qui nous a avoué à quel point il avait souffert d'avoir été contraint à modifier sa biographie afin de la rendre conforme aux exigences du protocole officiel. La « souffrance transsexuelle », si souvent ontologisée et essentialisée, n'apparaît-elle pas ici fabriquée par tout un système de pouvoir et de savoir médico-psychologique ?

Eu égard à ces vécus iatrogènes dont nous avons esquissé un aperçu succinct, il n'est pas surprenant que Ruslana se soit réjouie de trouver un cadre paisible d'écoute dans un métacadre institutionnel sécurisant et qu'elle ait ressenti le besoin de nous complimenter : « Vous êtes le seul psy qui me comprend. Les autres disaient que je suis la cinglée et me bombardaient de cachets ». La liberté de sa parole a été favorisée par nos interventions minimalistes, se bornant le plus souvent à reformuler ses dires et à souligner certains de ses énoncés pour lui signifier qu'elle pouvait obtenir ce qui lui manquait si cruellement : être écoutée.

Au cours d'une séance, notre patiente a fait une plongée vertigineuse dans son passé en récapitulant toutes les violences dont elle avait été victime depuis l'enfance. Parmi celles-ci, elle a narré avec des détails dérangeants une opération chirurgicale qu'elle avait endurée sans anesthésie lorsqu'elle était petite, en insistant sur la douleur incommensurable qu'elle avait ressentie. Pris dans l'avalanche de ses récits gorgés de sang, de coups et de cris, nous n'étions plus en mesure de l'arrêter. Nous étions figé, médusé, perdu dans un hors-temps traumatique et nous n'avons réalisé que deux heures et

demie s'étaient écoulées que lorsque la secrétaire nous a prévenu que l'institution allait fermer. Ruslana a demandé à nous revoir le lendemain et nous nous sommes surpris à nous entendre répliquer : « Demain je travaille en pédopsychiatrie ; les autres jours, vous savez, je m'occupe des petits ». Drôle de confiance pour un thérapeute, d'autant plus que celle-ci était adressée à une patiente agitée d'impulsions infanticides.

Le soir, nous avons constaté que nous avions les ganglions gonflés autour de la zone où Ruslana avait localisé la douleur ressentie pendant son intervention. Nous portions sur notre corps les traces de l'intrusion endurée par la patiente et nous avons soupçonné que cette effraction, eu égard aux événements relatés en séance et aux associations menant vers son passé et sa « mauvaise mère », faisait écran à une violence primaire non psychisée. Il s'agissait sans doute des éléments beta non transformés en éléments alpha (Bion, 1962) et, de ce fait, demeurés piégés dans le corps de la patiente, qui nous avait entraîné par sa régression vertigineuse à des stades très précoces de l'échange mère/nourrisson. Non armé de la capacité de rêverie préconisée par Bion (1962) pour métaboliser ces affects archaïques ancrés dans le corps et atteint psychiquement et physiquement, nous sommes resté bloqué dans une haine contretransférentielle. Cet éprouvé, indissociable de notre amour⁴ pour Ruslana et consécutif aux enjeux projectifs/introjectifs de cette communication primitive, a surgi de manière inattendue lorsque nous avons fait référence à ce qui lui insupportait le plus : les enfants. C'est dans l'après-coup que nous avons saisi cette dimension économique du contretransfert – accumulation de tension excitante non liée par la pensée – dont la méconnaissance entraîne la décharge, selon l'avertissement de Fédida (1992) corroboré par l'expérience que nous venons d'évoquer à l'instant.

Être le réceptacle de la violence de Ruslana était l'enjeu majeur de nos entretiens avec elle⁵. Il nous a semblé qu'assurer une écoute réceptive et passive était de mise dans son cas, puisqu'endosser un rôle plus « pénétrant » risquerait de reproduire les effractions traumatiques de son histoire. Ainsi toutes les fois que nous avons tenté d'interpréter ses énoncés, en lui proposant des liens entre les événements de son passé et ses actes ou

4. Winnicott (1947, p. 74) a montré que la coïncidence de l'amour et de la haine se retrouve de façon paroxystique dans l'analyse des certain.e.s patient.e.s psychotiques et « implique que dans l'anamnèse du patient, il y a eu une carence de l'environnement au moment des premières pulsions instinctuelles à la recherche de l'objet ».

5. Celui-ci constitue l'un des types de transfert identifiés par Pontalis (1975, p. 83), au cours duquel le thérapeute « se sent trop inclus, envahi, bombardé, passivé par un trop d'excitations » et devient « dépotoir » de la violence pulsionnelle du patient.

ses ressentis actuels, nous nous sommes heurté à un mur de surdité. Par ailleurs, lorsque nous avons tenté de remettre en question sa requête d'une identité transgenre, laquelle ne constituait manifestement qu'un rejet r solutement défensif du féminin en elle, une échappatoire et un contournement de la difficulté d'être, nous n'avons pas été entendu. Dans cette optique, le travail thérapeutique ne consistait pas à chercher à amener la patiente au-delà de cette conduite d'évitement, par la conscientisation des processus qui avaient participé à son émergence. Nous aurions éventuellement mis à sur un tel objectif si la patiente avait manifesté la moindre velléité de s'engager à un travail d'élaboration.

  notre sens, ce que Ruslana cherchait avant tout, c'est qu'un Autre prenne acte de son histoire traumatique et se fasse le témoin des souffrances et des sévices subis par elle. On sait que les victimes ont besoin que la justice reconnaisse qu'elles ont été martyris es pour pouvoir ensuite se soigner. Notre patiente n'a pas eu à accomplir un parcours pour identifier ses tortionnaires, comme c'est souvent le cas à cause du voile des refoulements ou du b ton armé des clivages ; elle en avait une parfaite connaissance, à l'exception de son grand-père maltraitant qui devait rester une figure idéalisée, seul appui narcissisant dans un monde objectal profan  et souillé. Le rôle du thérapeute consistait, nous semble-t-il *in fine*, à accueillir sa parole meurtrie, à accompagner son voyage jusqu'au gouffre et à « survivre » à ce p ruple, ainsi qu'à faire reconnaître à Ruslana qu'elle avait elle aussi survécu.

De la transculturalité à la trans-sexualité : le métacadre institutionnel

Il est significatif que l'institution au sein de laquelle nous avons reçu Ruslana constitue un melting-pot tant identitaire et sexuel que linguistique et culturel, et même si les personnes qui fréquentent ce lieu insistent en général sur la mixité de genres qui les met d' mbl e à l'aise, nous avons pu identifier un pré-transfert positif encouragé par cette ambiance de trans-identité généralisée.

Moro (1998) a mis en relief l'importance du décentrage, à savoir l'exigence pour les soignants de se décentrer de leur milieu d'origine afin d'accueillir des problématiques « autres » et de maîtriser leur contretransfert culturel (préjugés raciaux, religieux, colonialistes, sexistes, etc.). Pour sa part, Sironi (2011), adoptant une perspective peu éloignée de celle de Butler (2009) qui compare l'exil géographique à une expatriation du régime dominant de genre afin de postuler la création d'un foyer mélancolique

à l'origine de la puissance d'agir, conçoit « les métis de genres » comme une source de richesse, l'expression de la multiplicité en soi et le pendant intrapsychique de ce qui se déploie actuellement à l'échelle du collectif, à savoir l'émergence de subjectivités originales grâce aux migrations planétaires, aux brassages culturels et aux adoptions internationales. Elle érige ainsi le transgénérisme en paradigme du transculturel et, sur le plan clinique, met en parallèle les réactions transférentielles associées à la culture et celles reliées au genre.

On se souviendra ici du roman de Jeffrey Eugenides (2002), *Middlesex*, qui met en relief l'hybridation du genre et de l'ethnie via le portrait d'un personnage *FtM* d'origine métissée, qui se compare à un émigré en proie à l'angoisse d'être démasqué par ses compatriotes, lorsqu'il croise des personnes appartenant à son genre précédent. Rappelons par ailleurs le film de David Cronenberg (1993) *M. Butterfly*, qui superpose ingénieusement l'amour d'un diplomate français pour une Asiatique transgenre et l'assujettissement de l'Orient à un Occident impérialiste. La transformation de l'homme occidental en une cantatrice chinoise après la rupture de sa relation érotique, qui allégorise l'incorporation mélancolique de l'objet perdu, illustre clairement la perméabilité des catégories identitaires du genre et de la race⁶.

Étant étranger et doté d'une triple culture, nos expériences de décentrage et de métissage ont joué effectivement en faveur d'un transfert/contre-transfert positif avec les expatriés et métis de genres, au sein d'un métacadre institutionnel qui offrait un véritable étayage à des sujets fragilisés par la tyrannie des idéalités normatives. Néanmoins, le travail insidieux des normes n'épargne ni le/la thérapeute ni ceux/celles qui tombent malades à cause d'elles. La violence de genres prescrits engendre la violence. C'est dans cette optique que nous pouvons appréhender les épreuves que certain.e.s de nos patient.e.s trans nous ont fait endurer en affichant une curiosité intrusive concernant notre vie privée. Notre refus de satisfaire leur « volonté de savoir » était évidemment dicté par notre désir de rester neutre. Paul Denis (2013, p. 765-766), qui aborde cette question dans une veine freudienne, écrit : « Il faut considérer que la neutralité de l'analyste s'étend à son rôle de support de projection : des caractéristiques trop saillantes peuvent en effet obérer la projection de tout un registre de relations, gauchir les images projetées ou en privilégier trop certaines. [...] Un analyste qui affiche ses

6. On lira à ce sujet l'analyse passionnante de Teresa De Laurentis (1999).

préférences de genre, dans un sens ou dans un autre, limite les possibilités d'expression de son patient et est vécu, malgré lui, comme prescripteur d'une attitude »

À force de vouloir sauvegarder cette abstention de prescription d'attitudes genrées, nous avons finalement perverti notre neutralité. Les projections sur nous et les sollicitations sexuelles étaient tellement fréquentes et massives que nous en sommes venu à altérer notre comportement habituel. Des commentaires de type « Vous avez l'air trop maigre [à entendre : castré] lorsque vous vous rasez » ; « Puisque vous ne dites pas si vous êtes célibataire, je ne viens pas la prochaine fois » ; « Dites-moi qui vous êtes, ça va me rassurer » nous rendaient perplexe, confus ou agacé d'autant plus que, en séance, certain.e.s *FtM* qui nous parlaient du membre viril qu'ils rêvaient d'avoir scrutaient les plis de notre pantalon au niveau de l'entre-jambe, tandis que des *MtF* nous fixaient de façon analogue, stimulées par une luxure sans filtre. Une fois n'est pas coutume, en tant que thérapeute, notre corps comptait autant, voire davantage que notre parole, ce qui nous était parfois pénible. Nous nous sommes donc surpris à endosser des tenues sombres, à « oublier » de nous raser pour éviter de perdre nos « attributs phalliques », ou à adopter des postures de type jambes largement ouvertes et fermement posées sur le sol, pour correspondre aux traits du mâle radicalement stéréotypé que nos patient.e.s projetaient sur nous.

Nous avons fini par comprendre que nous reproduisions défensivement l'identification aux normes genrées qu'une partie de la population trans avait incorporées au prix d'une violence qu'elle nous faisait vivre à son tour à travers les divers commentaires sexistes et l'incitation forcée à l'autodéfinition. Cette prise de conscience n'a pas cependant automatiquement écarté notre embarras, puisque, comme le précise Pontalis (1975, p. 75), reconnaître le contretransfert n'implique pas forcément que l'on s'en débarrasse, « car la résistance au contretransfert est tout autant présente dans le : “je sais où j'en suis”, qu'elle le serait chez l'analysé qualifiant par exemple son transfert de “maternel” pour contenir, tenir sous le joug du mot et de l'image, des émois inqualifiables ». Cet avertissement suggère la nécessité d'appliquer au contretransfert ce que Freud (1914) préconisa en pensant aux analysant.e.s : la perlaboration de leurs résistances. En définitive, il importerait pour le/la thérapeute d'accomplir de manière analogue au/à la patient.e une traversée de ses fantasmes et de travailler perpétuellement le décentrage de ses préjugés cliniques, théoriques, socioculturels et « trans-sexuels », au sens que Nahon (2006, p. 23) donne à ce terme : « La

subversion des identités en vigueur dans l'inconscient, leur combinaison extrême, cet ordonnancement très singulier du masculin et du féminin qui transparait dans les formations de rêve. La trans-sexualité déloge, distord et diffracte le sexe et la fixité de ses représentations, au premier rang desquels, évidemment, l'idée d'une "sexualité de l'homme", d'une "sexualité de la femme", *a fortiori*, l'hétérosexualité et l'homosexualité ».

EN GUISE DE CONCLUSION

Comme nous l'avons vu, Ruslana, à l'instar de bien d'autres patient.e.s *FtM* ou *MtF* que nous avons rencontré.e.s, a témoigné avec véhémence de la maltraitance médicamenteuse et/ou psychologique imputable aux professionnel.le.s de la santé mentale et du caractère iatrogène de certains dispositifs. Peut-on méconnaître l'impact de ces « violences secondaires » susceptibles de réactiver la violence primaire évoquée plus haut et de produire une conjoncture traumatique déclenchant une décompensation ? À notre sens, il serait cliniquement périlleux d'appréhender un effondrement de cet ordre en tant que trouble psychiatrique et d'imputer celui-ci au transgénérisme. Comme le précise Benslama (2004, p. 26) à propos de l'exil – on conçoit volontiers les transgenres comme des expatrié.e.s de leur culture originaire de genre, à l'instar d'Eugenides (2002), de Butler (2009) ou de Sironi (2011) –, « l'amalgame d'une série d'événements au profit de l'un d'entre eux ou du dernier qui se trouve en quelque sorte chargé du maximum de "malus" traumatique abolit la question spécifique de la psychanalyse. Il l'énonce de la manière suivante : "Qu'est-ce qui fait événement pour un sujet" ? »

On commentera de manière similaire le récit factice, préfabriqué, enseigné par les « dramaturges du transsexualisme médical » (Butler, 2006), qui doit être déployé bon gré mal gré pendant deux ans afin d'accéder au sésame des protocoles de soin dans les centres spécialisés en France. Il s'agit encore d'une autre forme de violence apte à pervertir « l'identité narrative » (Ricoeur, 1990) des sujets transgenres et à forclore leur capacité d'historicisation. On rappellera que ces altérations socialement induites⁷ sont souvent appréhendées, dans une logique d'inversion⁸, en tant que défaillance

7. Cf. la recherche spécialisée sur le « récit transsexuel stylisé », menée par Hughes (2018).

8. Delcourt (2016, p. 90) est l'un des rares psychanalystes français à parler d'« un trouble psychique, non pas en tant que facteur participant au flottement identitaire mais comme une conséquence du *trans* devenu *dys* » à cause des normes sociales.

inhérente aux transidentités (Chiland, 2011). Quant à la rigidité décelée dans la structuration psychique des trans (Lothstein, 1983), n'a-t-on pas envisagé que celle-ci puisse être à l'occasion le fruit de la violence renvoyée par ces dispositifs ? Le clinicien analytique n'oublie pas pour autant que le diagnostic fait partie intégrante de la relation transférentielle, elle-même prise dans le transfert envers le métacadre institutionnel dont les effets psychopathogènes ont bien été mises en exergue par les travaux d'Oury (1996-97). Si le « bouclier thérapeutique » officiel « constitue une entreprise d'orthopédie sociale qui s'ignore », ainsi que le soutient Espineira (2011, p. 200) dans une veine foucaldienne, puisqu'il « soigne des trans dociles et utiles à la société » qui réaffirment la binarité instituée de genres, un deuxième bouclier, juridique cette fois, entraînait jusqu'au mois d'avril 2017 une violence supplémentaire puisque le droit français conditionnait la rectification de l'état civil à une réassignation sexuelle et une stérilisation obligatoire, « solution eugénique » illustrant que « le sexe est non seulement une catégorie biologique mais aussi étatique » (Fassin, 2011). Il importe de mentionner ici que la moitié des transgenres que nous avons reçu.e.s en entretien auraient souhaité pouvoir changer d'identité légale sans subir d'opération. Certain.e.s nous ont fait part d'un véritable déchirement entre l'attachement à leurs organes et la pression exercée par les « mœurs charcutières » (Delcourt, 2016, p. 90) en vigueur pour qu'ils/elles sacrifient ceux-ci au nom d'un nouvel acte de naissance.

C'est dans le contexte de toutes ces contraintes emmagasinées que nous proposons la formule « la violence pousse-à-l'homme » pour résumer notre réflexion. « L'homme » connote le caractère sacralisé de l'image du mâle qui fascine un grand nombre de *FtM*, fruit des investissements et contre-investissements des imagos parentales superposées et « mixées » aux idéalités normatives incorporées. Le « pousse » fait référence à la poussée interne qui agite ces sujets mais aussi à la pression externe, puisque les identifications, qui ne constituent pas l'apanage des exégèses métapsychologiques, relèvent d'une logique intrapsychique mais sont aussi régulées voire infiltrées par les normes culturelles qui constituent une interface entre « dedans » et « dehors », si bien que le genre peut être appréhendé en tant que concept limite entre l'extérieur et l'intérieur, proche du Moi-Peau dépeint par Anzieu (1985).

Comme l'écrivent Andreyev & Neau (2017, p. 235), « si le Moi est un Moi avant tout corporel, le langage – outil d'expression du Moi – représente cette surface corporelle du psychisme, la “peau” du Moi ».

Pour notre part, nous entendons ce langage au sens large du sémiotique tel que le conçoit Laplanche (2002) s'inspirant de Jakobson, qui puiserait sa source dans la communication primitive entre l'*infans* et l'adulte. Dans cette perspective, le genre se révélerait un signifiant *énigmatique* d'assignation non nécessairement verbal, déposé précocement par l'autre sur la surface corporelle du sujet, voire, pour emprunter l'image laplanchienne, implanté comme une écharde sous sa peau. Il constituerait ainsi un message invariablement traumatique, susceptible de produire un effet de « commotion psychique » (*Ferenczi*, 1934) sous l'impact des « traumatismes cumulatifs » (*Khan*, 1963) induits par l'autre et ses agissements fantasmatiques inconscients.

En définitive, nous défendons l'idée que le « pousse-à-l'homme » représente l'un des destins possibles de la violence intrinsèque à l'identification allochtone de genre, en l'espèce une violence radicale à cause de sa conjonction avec une série d'intromissions de messages et de maltraitements, et sa dissonance douloureuse avec les normes majoritaires. Nous nous réapproprions ainsi à notre tour, de manière dépathologisante, le concept de « pousse-à-la-femme » que Lacan (1973) emprunta à Antonin Artaud pour en faire la marque du délire schreberien et l'emblème d'une jouissance totalisante, à la différence d'une jouissance « pas toute » propre à la logique du signifiant phallique.

Soulignons pour terminer que l'essor des transidentités *FtM* et leur plus grande visibilité aujourd'hui (*Hansbury*, 2005 ; *Peretti*, 2009 ; *Sironi*, 2011) contribuent à mettre au jour et à faire valoir le caractère fabriqué de l'identité masculine, symétriquement à la « mascarade féminine » (*Rivière*, 1929) dont la résonance constructiviste suscite moins de résistances. Comme l'affirme *Marjorie Garber* (citée par *Berger*, 2013, p. 257), faisant allusion aux formules de sexuation de Lacan, « s'il s'avère que l'identité masculine est comme l'identité féminine, de l'ordre d'un certain jeu de rôle, et il s'agit comme le dit l'anglais, de "*play a part*" – "*a part*" signifiant à la fois le rôle et la partie – alors cette partie ou cette partition masculines invalideraient l'idée bien ancrée que seul l'"homme" est "tout entier" sujet et a rapport comme tel à la "totalité", alors que la femme, restant "partie" demeure "pas toute" ».

BIBLIOGRAPHIE

- Andreyev, Z., Neau F. 2017. L'adolescent traducteur. *Psychologie clinique et projective*, 23 (1), p. 223-243.
- Anzieu, D. 1985. *Le Moi-Peau*. Paris, Dunod, 1995.
- Ayouch, Th. 2005. Psychanalyse et transidentités : hétérotopies. *L'Évolution psychiatrique*, 80, p. 303-316.
- Benslama, F 2004. Qu'est-ce qu'une clinique de l'exil ? *L'Évolution psychiatrique*, 69 (1) 23-30.
- Berger, A.-E. 2013. *Le Grand Théâtre du genre*. Paris, Belin.
- Bion, W.-R. 1962. *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf, 1979.
- Butler, J. 1993. *Ces corps qui comptent : De la matérialité et des limites discursives du « sexe*. Paris, Éd. Amsterdam, 2009.
- Butler, J. 1997. *Le Pouvoir des mots : Discours de haine et politique du performatif* / Paris, Éd. Amsterdam, 2004.
- Butler, J. 2006. *Défaire le genre*. Paris, Éd. Amsterdam.
- Butler, J. 2009. Le transgenre et les « attitudes de révolte ». Dans M. David-Ménard (sous la direction), *Sexualités, Genres et Mélancolie*. Paris, Campagne Première, p. 13-36.
- Califia, P. 1997. *Le Mouvement transgenre*. Paris, Epel, 2003.
- Castel, R. 1973. *Le Psychanalisme*. Paris, Flammarion, 1981.
- Cauldwell, D. O. 1949. Psychopathia Transsexualis. *Sexology*, 16, p. 274-280.
- Chiland C. 2011. *Changer de sexe*. Paris, Odile Jacob.
- Cronenberg, D. 1993. *M. Butterfly*.
- David-Ménard, M. 2009. L'institution des corps vivants selon Judith Butler. Dans M. David-Ménard (sous la direction), *Sexualités, Genres et Mélancolie*. Paris, Campagne Première, p. 197-212.
- Delcourt, T. 2016. Trans, dys, switch. *Insistance*, 12, p. 83-94.
- Denis, P. 2013. Transfert et réaction transférentielle de genre. *Revue française de psychanalyse*, 77(3), p. 762-769.
- Dejours, C. 2018. Aide à la traduction et assignation de genre. Dans C. Dejours & H. Tessier (sous la direction), *Laplanche et la Traduction : une théorie inachevée. Le Mythosymbolique : Aide ou Obstacle à la traduction ?*, Paris, Puf, p. 233-248.
- Espineira, K. 2011. Le bouclier thérapeutique. *Le Sujet dans la cité*, 2 (1), p. 189-201.
- Eugenides, J. 2003. *Middlesex*. New York: Farrar, Straus and Giroux.
- Fassin, E. 2011. Les leçons inattendues du « mariage trans ». *Libération*, 23 juin.
- Fédida, P. 1992. *Crise et Contretransfert*. Paris, Puf.
- Ferenczi, S. 1934. Réflexions sur le traumatisme. Dans Œuvres complètes, t. IV, Paris, Puf, 1982, p. 139-147.

- Freud, S. 1914. Remémoration, répétition et perlaboration. Dans *La Technique psychanalytique* : Paris, Puf, 2007, p. 117-126.
- Guillaumin, J. 1998. *Transfert, Contre-transfert*. Bordeaux-Le Bouscat : L'Esprit du Temps.
- Hansbury, G. 2005. The Middle Men: An Introduction to the Transmasculine Identities. *Studies in Gender and Sexuality*, 6 (3), p. 241-264.
- Hughes, 2018. L. Wronging the Right-Body Narrative: On the Universality of Gender Uncertainty. Dans O. Gozlan (sous la direction), *Current Debates in the Field of Transsexual Studies: In Transition*, New York: Routledge, p. 181-193.
- Khan, M. 1963. The Concept of Cumulative Trauma. *The Psychoanalytic Study of the Child*, 18 (1), p. 286-306.
- Klein, M. 1957. *Envie et Gratitude*. Paris, Gallimard, 1968.
- Lacan, J. 1973. L'étourdit. Dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449-496.
- Laplanche, J. 1990. Implantation, intromission. Dans *La Révolution copernicienne inachevée (1967-1992)*, Paris, Puf, 2008, p. 355-358.
- Laplanche, J. 2002. Les échecs de la traduction, dans *Sexual : La Sexualité élargie au sens freudien (2000-2006)*, Paris, Puf, p. 109-125.
- Laplanche, J. 2003a. Le genre, le sexe, le sexual. Dans *Sexual : La Sexualité élargie au sens freudien (2000-2006)*, Paris, Puf, p. 153-194.
- Laplanche, J. 2003b. Trois acceptions du mot « inconscient » dans le cadre de la théorie de la séduction généralisée. Dans *Sexual : La Sexualité élargie au sens freudien (2000-2006)*, Paris, Puf, p. 195-214.
- Laufer, L. 2016. Quand dire, c'est exclure. *Cliniques méditerranéennes*, 94 (2), p. 21-36.
- Lauretis (de), T. 1999. Popular Culture, Public and Private Fantasies: Feminity and Fetishism in David Cronenberg's « M. Butterfly », *Journal of Women in Culture and Society*, 24(2), p. 303-334.
- Lebovici, S. 1989. *Psychopathologie du bébé*. Paris, Puf.
- Le Poulichet, S. 2010. *Les Chimères du corps*. Paris, Éd. Aubier.
- Lothstein, L. M. 1983. *Female-to-Male Transsexualisme*. New York: Routledge.
- Moro, M.-R. 1998. *Psychothérapie transculturelle de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, Dunod.
- Nahon, C. 2006. La trans-sexualité ou l'en-dehors des formes. *Cliniques méditerranéennes*, 74, p. 5-26.
- Oury, J. 1996-1997. *Les Séminaires de la Borde*. Nîmes : Champ social, 1998.
- Ovide. *Les Métamorphoses*. Paris, Actes Sud, 2001.
- Peretti M.-L. 2009. *Le Transsexualisme, une manière d'être au monde*. Paris, L'Harmattan.
- Pontalis, J.-B. 1975. À partir du contretransfert : le mort et le vif entrelacés. *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 12, p. 73-88.

- Ricœur, P. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris, Seuil.
- Rivière, J. 1929. La féminité en tant que mascarade. Dans M.-C. Hamon (sous la direction), *Féminité mascarade*. Paris, Seuil, 1994, p. 197-214.
- Sénac, R. 2017. Être juste avec les études de genre : au-delà d'un rendez-vous manqué. Dans J. André et al., *Quel genre de sexe*. Paris, Puf, p. 69-92.
- Sironi, F. 2011. *Psychologie(s) des transsexuels et des transgenres*. Paris, Odile Jacob.
- Winnicott, D.W. 1947. La haine dans le contretransfert. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, Payot, 1969, p. 72-82.
- Winnicott, D.W. (1989). La crainte de l'effondrement. Dans *La Crainte de l'effondrement*. Paris, Gallimard, 2000, p. 205-216.